

# RICHE BAGAGE

UN SEUL EN SCENE  
de François-Xavier Torre



**Copyright : 2PNR1HC**

## **IMPORTANT**

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE  
11 Rue du Moulin – 89140 Michery - 07 81 07 89 37  
Mail : [fxt.art@gmail.com](mailto:fxt.art@gmail.com)  
site internet : <http://fxtart.wix.com/francoisxaviertorre>

Toute interprétation doit faire l'objet d'une « demande d'autorisation » auprès de la SACD  
[www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)

**Copyright : 2PNR1HC**

# RICHE BAGAGE

Seule en scène  
de François-Xavier Torre

*Pitch : Abigaël -dit Abby- est assise sur un banc face public, centré sur scène, sur un quai de gare. Elle lit La Légende des Siècles de Victor Hugo. L'ouvrage est abîmé, écorné, usé, souvent lu et relu. Elle croise des personnages imaginaires qui l'accompagneront tout au long du seul en scène.*

## ACTE UNIQUE

### SCÈNE 1

*(Abby lit son livre. Un personnage imaginaire l'accoste. Elle interrompt sa lecture)*

Hein ?..

Vous dites ?..

Vous demandez ?..

Ah... *(elle montre du doigt côté jardin l'ombre d'un arbre qui se projette sur le sol)* C'est là bas, à droite, derrière le platane.

*(elle suit l'intrus imaginaire du regard, puis se replonge dans sa lecture. Et s'arrête de nouveau de lire, s'adressant au public un œil du côté du platane)*

### SCÈNE 2

Planter un platane au pied d'une gare... Faut-y être con !

Ou alors c'est l'inverse. Ils ont planté la gare au pied de l'arbre.

Ah ces architectes ! Remarquez j'ai lu quelque part que la nature devait reprendre ses droits sur le béton. Alors les Dr Es plan de l'urbanisme, ils marient les deux. Pour mieux respirer paraît-il.

C'est les assurances qui vont faire la gueule. C'est que les arbres qui tombent sur les toits, ça doit pas être gratuit pour l'assuré.

*(Elle lit son livre, puis on l'interrompt de nouveau. Elle s'arrête de lire, le sourire pincé)*

### SCÈNE 3

Oui ?..

Si j'attends quelqu'un ?

Non. Non. En tout cas, j'en ai pas le souvenir. Et puis ça fait belles lorettes que j'attends plus personne.

Si j'attends depuis longtemps ?

Je viens de vous dire que...

Le train ? Ah oui ! Le train... Chais pas, je viens de poser mon balluchon. Du coup, je fais comme vous, j'attends qu'il arrive.

Oui, c'est ça... allez vous renseigner. C'est mieux.

*(Abby observe la personne s'éloigner, haussant les épaules un peu agacée).*

#### SCÈNE 4

Je suis pas chef de gare moi ! Comment je peux savoir à quelle heure elle arrive la loco ? De toute façon, elle arrive jamais à l'heure. Problème d'aiguillage. De caténaire. De gens sur les voies, de grèves surprises, du conducteur de train qui n'est toujours pas là, bloqué dans les transports par la grève de ses collègues...

Alors à quoi bon se presser...

Moi ça fait longtemps que je ne cours plus.

Et depuis que je ne cours plus après la montre, je m'essouffle moins.

Y a un revers de médaille quand même. J'ai jamais pu rattraper le temps perdu. Du coup, je stagne. Je ne progresse plus.

*(change de voix, de ton, imite son frère)*

« L'immobilisme est devenu mon présent. »

#### SCÈNE 5

C'est mon frère qui m'avait sorti ça l'autre jour. Y a trois ans.

Robert qui s'appelait. Moi je préférais son petit nom : Roro du bistrot. Un résident du comptoir. Et il en a fait des discours sur le zinc. Il avait toujours quelque chose à dire.

Plus le verre se vidait, plus il causait.

« Le singe savant de la picole » que je l'appelais parfois quand il m'énervait. Ça le foutait tellement en pétard qu'il causait encore plus !

« Dans le monde, qui me disait souvent, y a ceux qui marchent, y a ceux qui courent, et y a ceux qui prennent racine ».

Lui ça faisait un bout de temps qu'il avait fait son trou au bar. Et pas question d'en sortir !

C'était sa vitrine de vie qu'il appelait ça...

J'ai vite compris qu'il voyait le monde à travers les autres. Se retrancher derrière la planche à verre le rendait observateur le Roro.

« Je prends de la hauteur sur la vie » qui me disait.

Enfin son truc de la pensée ça fonctionnait que si le verre était à moitié vide ou à moitié plein.

C'est ce qui me sortait souvent : « la vie que tu décides, c'est comme un verre. Jamais le remplir à ras-bord, mais jamais le laisser vide ! »

C'était un philosophe à sa manière, mon Roro.

Il est mort d'une cirrhose.

On meurt souvent comme ça dans la famille. Parait que c'est génétiquement social.

*(on l'accoste de nouveau)*

## SCÈNE 6

Hein ?..

Vous demandez ?..

Ah... *(montre du doigt côté jardin, l'ombre du platane)* C'est à droite du platane.

*(pense tout haut)* Faudrait peut-être qu'il mette un écriteau la SNCF, pour ces foutus chiottes. Je suis pas dame pipi non plus.

*(au public)* 'Tain, l'autre jour j'en ai même un qui m'a donné un sou, enfin un euro, pour lui avoir indiqué le chemin. Il a cru peut-être que j'étais une mendiante.

Je suis pauvre. Ça je le sais. Je m'en suis très vite rendu compte. On me l'a souvent rappelé. Pas les mêmes fringues. Pas les mêmes études. Pas le même dialecte. Y a quand même parfois je me demande si on se comprend entre français. On est sorti pourtant de la même école... Pas le même niveau d'accord, mais on avait les mêmes bases au départ...

## SCÈNE 7

Toute façon ma mère me le disait déjà quand j'étais petite : « ma pauvre Abby ».

C'est qu'elle disait vrai.

Bon cela dit c'était son métier. Liseuse de bonne aventure qu'elle faisait la Mère. Elle voyait dans les cartes, les boules de cristal, la marre de café, et surtout dans les billets de banque ! Plus gros était le billet, plus elle avait des visions !

Enfin bon, ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'il faut y perdre sa dignité.

Je lui ai pas rendu sa pièce non plus au gus. C'est que je l'avais gagné cet argent tout compte fait.

*(Imite Juliette, sa sœur)* « Le service, c'est l'avenir ! C'est là où t'as plus de chance à trouver du boulot. »

C'est Juju, la frangine, qui me disait ça quand elle pointait à pôle emploi après ses études.

C'est une tête la Juliette. C'est qu'elle en a dans la cafetière avec ses bagages.

Tout le contraire de moi ! Qui en a peu, et qui en a même perdu en cours de route.

Elle a même fait l'université ma Juju. Super fière d'elle que je suis. Elle a été jusqu'à la maîtrise je crois me souvenir. Qu'est-ce qu'on a pu tisé ce jour là pour fêter ça ! Surtout le Père...

Il nous a même fait un coma éthylique le soir même. Il s'est jamais réveillé. On a du l'enterrer endormi.

Ça n'a pas empêché de continuer les études à la Juju. Ça lui a même facilité de faire son trou social.

Aux dernières nouvelles, elle est mariée, un môme, un mec de temps en temps, chargée de com' pour une batterie de sociétés. Elle appelle cela un groupe.

Une petite bourgeoise que je l'appelle la sœurette.

« Ma pauvre Abby » qu'elle me répond à chaque fois.

Quand ma mère me le disait, j'y ressentais de la tendresse.

Avec la frangine j'en ai jamais eu l'impression.

*(elle se remet à lire mais on l'interrompt de nouveau)*

## SCÈNE 8

Hein ?..

Je comprends pas la question...

Quoi ?..

Décidément je comprends rien.  
Vous pouvez répéter la question, mais sans les accents s'il vous plaie.  
Mais non ! Je ne me fous pas de vous ! Je ne comprends ce que vous me demandez.  
Et bien faites un effort ! Sinon, pas de réponse.  
Mais... Mais faut... Mais faut pas vous énervez comme ça !

*(Elle suit l'individu du regard qui la quitte précipitamment)*

C'est qu'en plus il se vexerait !  
Dire qu'on se fout de la gueule des étrangers, y a des patois régionaux, je vous jure, ferait mieux de retourner à l'école de la République.

## SCÈNE 9

Moi j'ai jamais eu cette chance d'aller à l'école comme ma frangine. Mais quand on ne sait toujours pas bien écrire, lire, et compter à 13 ans, la suite est plus dure à suivre. Ma Mère au même âge elle bossait déjà à l'usine...

Et pourtant l'école j'ai commencé dès la maternelle. Et même avec les cours de rattrapage, ça rentrait pas.

« Manque des cases dans le ciboulot » qui disait le vieux.

C'était un marrant mon père... Quand il buvait pas...

Et quand je demandais pourquoi qui disait ça, il me regardait et il rajoutait un regard vers la Mère :

« ça vient pas de moi ! ».

Et ma mère -toujours le mot pour rire- ripostait : « ça risque pas, toi les cases, y sont noyés dans le raisin depuis que t'es tombé dans la barrique à fermentation. »

Parfois, ça vannait sévère à la maison...

Avec le recul, y a pas à dire mais y a que Juju qu'a réussi à s'en sortir dans la famille.

On était cinq. Le père, la mère, et les trois mômes.

Roro et moi on s'est sacrifié pour la Juju en quelque sorte.

J'attends toujours le renvoie d'ascenseur mais il est en panne depuis un bout de temps...

« Trop occupée ! » qu'elle m'a dit l'autre jour la Juju.

Moi, je veux pas déranger non plus. Juste avoir un toit. A bouffer. Un boulot. Quelques études de plus. C'est que... des bagages j'en ai pas « bézef ». Quelques fringues. Une brosse à dent. Et un livre. Je ne prends pas de place tout compte fait. Le reste c'est l'expérience de la rue. Ça se mesure pas ! Ça se consomme pas ! Ça se garde en soi ! Et ça s'écoute...

L'école, c'est important. Je m'en suis rendue compte après en être sortie. Mais c'était trop tard.

Mais je m'y ennuyais ferme. Non pas que ça m'intéressait pas les cours. Mais je comprenais rien.

Ou on me donnait pas l'envie d'apprendre. Ou je comprenais à rebours, et le temps que ça imprime, je devais sauter le cours suivant tellement ça allait vite, et je prenais du retard.

## SCÈNE 10

Du coup je suis passé très vite de l'école de la République à l'école buissonnière.

Ouh de Dieu le fossé ! C'est que l'école de la rue, on a plus le temps d'apprendre à écrire, à compter, ou à lire. On court sans arrêt après le lendemain, après la vie, fuyant les emmerdes.

C'est que dans la rue, on rencontre des sacrés zozos.

Ça fait peur parfois. Des fondus du cigare qu'on se demande pourquoi ils sont en liberté, tandis que d'autres sont enfermés pour des brouilles, pour un paquet de fayot par exemple, ou pour rien, parce qu'ils ont une gueule à barreaux !

J'en ai connu des proprets, version GoldenBoy... Bah sous le costard ça puait le psychopathe. Pas joli à voir, ni à rencontrer. A fuir !

J'ai traîné un bout de temps dans la rue avant de poser mes valises dans un coin. C'est qu'être en mouvement, c'est fatigant. On y perd nos repaires à force de ne pas se fixer.

Bon faut dire la vérité, sans Hugo, je me serais sans doute pas posée un bout, et je n'aurai pas connu la vie de bourgeoise d'un 2 pièces de 29m2 au rez de chaussée et rez de trottoir.

Le luxe quoi ! A côté de la rue et ces squats, y avait pas photo.

## SCÈNE 11

Hugo, je l'ai rencontré en mobylette.

Enfin en scooter. Faut s'an... glica... niser de nos jours ! Parler anglais quoi !

Je glandais dans la rue. L'ordinaire...

Il m'a accosté sur son deux roues. J'ai pensé au début qui me prenait pour une fille de trottoir. Mais non ! Il a cru que j'étais perdue. Que je cherchais mon chemin. C'était chou à vouloir rendre service comme ça !

Alors j'ai fais mine qu'il avait raison, juste pour engager la conversation. Et me faire un nouveau pote. c'est que les potes dans la rue -les vrais je veux dire, ceux qui te rendent service sans quémander en retour et sans que tu réclames non plus- y en pas tant que ça sous les réverbères. La solidarité, c'est chez les civilisés qu'elle existe. Pas ce qui se trouve dehors. Y a même des fois où je me suis dis que j'allais devenir un déchet de la société. Et encore un déchet quand il est vert il peut se recycler en compost. Mais moi, vu comment je chutais dans les abysses, j'aurai toujours pas trouver le fond pour rebondir.

On m'a dit d'ailleurs que les abysses c'était comme les enfers, y avait pas de fond...

Sans Hugo, je serais jamais remonter à la surface...

Je lui dois beaucoup, même de lire...

## SCÈNE 12

Mais avant de savoir lire, on s'est effeuillé d'abord !

Ah bah hé, l'appel du mâle en rut, j'ai connu aussi.

Je donne plus envie de nos jours, mais à l'époque quand j'avais le feu au cul fallait qu'il assure le Hugo !

Bon la première fois ça a duré quelques minutes. Pas sûr même d'avoir atteint la première. C'est que le dépucelage ça perd en ferveur très vite. Comme quoi l'expérience c'est pas inné ! Mais c'était pas grave. On a remis le couvert. Et après quelques coups supplémentaires, roulez jeunesse comme on dit !

Je l'arrêtais plus le loustic ! Le cierge il était impossible à fondre. 'Tain s'il avait été curé, les bonnes sœurs l'auraient béni des Dieux chacune leur tour. Elle en auraient fait une queue pour une genuflection.

Bon, les galipettes c'était sympa. Je dois reconnaître. Mais écarter les cuisses à chaque fois qu'il m'offrait des fleurs, à force ça devenait lassant.

Du coup on faisait des jeux de sociétés. Des jeux de rôles en fait. Costumé tout ça. Enfin léger les costumes. Facile à enlever...

C'est comme ça d'ailleurs que j'ai appris à lire. Si ! Si !



Non, j'ai pas lu *Sissi* non plus. Mais *Les Liaisons Dangereuses* de Choderlos de Laclos. Et lire cul nu faut reconnaître que c'est du sport !

Bah si. Pendant que je lisais, le Hugo y me faisait des mamours. Bonjour la concentration. Et bien c'est comme ça que j'ai appris à lire. Entre deux orgasmes.

Y a même parfois où j'avais pas le temps de finir la première phrase d'un chapitre que le Hugo y me prenait par...

Une grosse envie qu'il avait mon amoureux. Bon faut reconnaître que je prenais mon pied aussi. Donc je lui pardonnais ces petits effets de surprise. Et plus ses envies perduraient, plus ça me donnait envie de lire ! Et des bouquins, ça en manquait jamais dans la piaule.

Ah ce Hugo, ses méthodes d'apprentissage pour apprendre à lire, je le recommande !

Il s'appelait Hugo mais tout le monde l'appelait Victor.

Hugo. Victor. Victor. Hugo. J'ai pas compris pourquoi au début. C'est par la suite quand il m'a demandé de choisir entre *Les Misérables* et *La Légende des Siècles*, et que j'ai vu le nom sur la couverture, j'ai cru que c'était lui qui avait écrit les deux bouquins. En fait non, c'était un « mononyme ». Enfin homonyme, je veux dire. Un ancêtre à lui quoi, qui portait le même nom ! Au début je ne savais pas quoi choisir. J'ai demandé de quoi ça causait *Les Misérables*. Déjà le titre, ça me donnait pas envie. Et puis quand Hugo m'a résumé l'histoire ; Le Valjean, la Fantine, la Cosette, les Thénardiens, j'ai cru qu'il parlait de ma vie passée. Et moi je voulais pas y retourner dans cette vie. Du coup j'ai pris *La Légende des Siècles*.

« Y a du cul ? » que je lui ai demandé. Non parce que dans le Choderlos, ça n'arrêtait pas...

« Ah non ! C'est la phase deux de l'apprentissage. Va falloir brancher quelques neurones supplémentaires. » qu'y m'a répondu.

Bon, il se la pétait Prof<sup>o</sup> de science parfois mais côté connexion quand on enfilait la prise mâle à la prise femelle, ça faisait des étincelles. On pétait les plombs souvent !

### SCÈNE 13

Bref, avec cet obsédé de Choderlos j'avais appris à lire, mais alors avec *la Légende des Siècles*, j'avais appris à voyager.

A travers le temps, l'Histoire, la vie humaine quoi ! C'est d'une richesse ce bouquin !

Mieux que de gagner au loto.

C'est mon trésor à moi, et on m'enterra avec.

On me regarde avec des yeux de Gollum quand je dis ça.

Mais bon, quand on a jamais gagné beaucoup d'argent, à force on s'habitue à vivre sans.

Quelques sous de temps en temps, pour remplir l'estomac, ça ne mange pas de pain. Mais quand je vois les dégâts que ça cause autour de moi, à courir après l'oseille, ça me donne pas envie d'être riche !

Roro, il avait une théorie sur le pognon. « Le flouze ! qui me disait, c'est comme un Picon bière, plus t'en bois, plus t'en veux ! »

Il rajoutait même : « Dire qu'on taxe les toxicos de drogués ! Et ceux qui courent après l'argent, il faut les appeler comment alors ? »

« Et tu paies tes coups avec quoi ? » que je lui ai balancé.

« Je vis avec mon époque ma pauvre Abby. Je vis à crédit. »

Le nombre d'ardoises qu'il a laissé à sa mort. Jamais remboursé !

J'aurai eu de l'argent, j'étais prête à effacer les ardoises. Et puis j'ai réfléchi. Vu que ceux qui sont plein aux as font payer l'État à leur place, pourquoi je le ferais, moi qui n'ai rien. Du coup j'ai préféré rester pauvre. Au moins je paierai pas pour les riches !

Je mets quand même une exception à la règle. Si un jour je fais la manche et qu'un donateur me file un million d'euros, je pose mes valises définitivement quelque part, pour bouquiner tranquille. Mais

à une condition : qu'on me donne le million en espèces. Pas de trace pour le fisc. Au moins ils voleront pas mon cadeau tombé du ciel. Non parce qu'il faudrait un miracle pour que ça tombe sur moi.

C'est que des donateurs, c'est pas comme les cafés. Y en a pas à tous les coins de rue !

Hugo n'était pas riche, mais ce que j'avais appris à ses côtés, ça valait tout l'or du monde. Le bonheur ça se chiffre pas. C'est même indéchiffrable. Ça ne s'explique pas non plus. Ça se vit ; quand on a une chance de la vivre évidemment.

Et même si j'ai galéré avant et après, j'en garde son souvenir, son empreinte, comme une odeur, comme un regard, un éclat de rire, un mot, un livre...

Et *la Légende des Siècles*, c'est comme s'il m'avait partagé sa légende à lui.

## SCÈNE 14

Hugo aussi il est mort. Accident de scooter. Un poids lourd. Et contre un dix tonnes, ça pardonne pas ! Il est resté sous les roues, en plusieurs morceaux.

Difficile à recoller que m'a sorti un uniforme à barrette et képi quand j'ai voulu avoir des explications.

Il me l'a pas dit comme ça mais c'est comme ça que je l'ai compris.

J'ai pas arrêté de chialer pendant des heures, des jours mêmes.

*(Imite un psy)* « L'émotion ça tue et ça libère... »

Dires d'un doc' de l'encéphale. Un Psy quoi !

J'ai été pris en charge pour faire mon deuil. C'est pour ça que j'en ai croisé un dans ma vie.

Pas vraiment une réussite. Pas un échec non plus. Mais c'est vrai que j'étais tombé sur un sacré gugusse.

Il pensait que ma relation avec Hugo -et son éducation littéraire- c'était comme si je couchais avec mon père.

Le frappadingue !

Il aurait connu le vieux, il aurait changé son diagnostic direct !

C'est débile de dire des choses pareilles. Ça pousse à la déprime, pire qu'une migraine. Il l'a remarqué tout de suite d'ailleurs. Je lui ai rendu ma pizza sur son divan en mode tâches indigestes version 3D.

Son canapé ? Foutu ! 6000 Euros partis en bouilli. Et son divan c'était pas le cadeau d'un ami.

Ca lui apprendra à dire des saloperies !

C'est à vous couper la libido ses conneries...

Cela dit, après sa séance « révélationiste » j'ai compris pourquoi y avait autant de frustrés de la braguette en ce bas monde. Ils ont du rencontrer un psy avant de le devenir !

Surtout pour les religieux, ça doit se coucher sur le divan tous les deux jours !

Enfin bon, le freudien m'a quand même aidé à accepté la mort de Hugo. Il m'a dit : *(l'imite de nouveau)* « Vous devez transférer sa mémoire dans le livre qu'il vous a offert, et qui ne vous quitte jamais. Ce livre est une partie de lui. Gardez ce lien et il revivra de nouveau à travers vos lectures.

Ça vous aidera à faire votre deuil et à ne jamais l'oublier. »

J'ai pas tout compris tout de suite. Je pensais au départ qu'il parlait de réincarnation. Mais c'était plus... comment qui disait déjà... « subtil ! »

Lien social culturel et émotif, qu'il en a conclu.

Il aurait pu s'entendre avec mon frère Roro. Les grandes phrases qui ne veulent rien dire, il savait faire aussi.

Mais il avait raison le doc'. Dans ce bouquin y a tout. Ça transpire l'amour à toutes les pages.

L'amour d'espérer. L'amour de l'Homme, dans ses faiblesses et dans ses forces. L'amour d'apprendre sans cesse, et sans limite.

SCÈNE 15

D'ailleurs y a une épitaphe...

Bah quoi ! J'ai un langage fleuri ? vrai ! On me l'a toujours dit et souvent répété. A force c'est gravé. J'y peux rien. Mon langage c'est ma personne et pis c'est tout.

N'empêche qu'il m'arrive de sortir de ma zone de confort comme dirait l'autre.

Et dans mon cas, (*imite Giovanni, un prof de théâtre*) « sortir un bon mot c'est comme lâcher une caisse, ça surprend toujours ! »

C'est le Giova qui m'a sorti ça un jour.

Giova, c'est Giovanni. Un éducateur de scène. Un prof de théâtre quoi !

Si. Si. J'ai fais la comédienne aussi. C'était dans un programme de réinsertion. Pour mieux entrer dans la société. Pour mieux me sociabiliser avec la populace. Avec des gens quoi !

En tout cas le Giovanni il m'a appris des trucs de dingue !

C'était un italo-americano-frenchy. Je vous dis pas l'accent quand il se mélangeait les trois langues !

Mais c'était une tête le Giova. Ecole du String qu'il a fait. Une grande école de théâtre, réputée et tout. Mondialement connu l'école du String.

Mais si ! String comme « Stringberg ». Euh non Strindberg avec un « d » au milieu.

Oh String, Strindberg, c'est pareil ! Dans les deux cas faut tirer sur une ficelle.

C'est ce que nous disait Giova sur les planches. « Incarner un personnage c'est comme tirer sur une ficelle, vous ne savez jamais où il vous emmènera ».

Bon. Faut le décodeur « théâtres » pour comprendre ces choses là.

Le psy m'avait prévenu pourtant.

Paraîtrait-il que chez les artistes, il y aurait 30% de névrosés dopés aux médocs. 30% d'égocentriques qui se baladent tout le temps avec un miroir dans la poche. 30% sont atteints du syndrome de Peter Pan.

Bon j'ai pas trop compris ce que ça voulait dire cette maladie. Une histoire d'obsession à la fée clochette et sa poudre de perlimpinpin sans doute.

Et les 10% restant seraient sur le point de tomber dans une des trois autres catégories...

Le Monde du Spectacle ? Un Divan Show grandeur nature.

« Même Freud n'aurait pas espéré mieux ! » Qui me disait le toubib. Il a beaucoup de clients intermittents, c'est pour ça.

Bref, le Giova il aurait pu l'être aussi. Parce que son histoire de ficelle, moi j'en ai tiré un paquet dans ma vie, ça m'a jamais emmené nulle part.

Pour en revenir à l'épitaphe, c'est un petit mot. Enfin quelques mots. Parfois une phrase ou deux mais très court. On raconte pas sa vie avec une épitaphe. C'est pas fait pour !

Donc, l'épitaphe à la première page de la Légende des Siècle, c'est ce que m'avait écrit Hugo, à la main. Et la belle phrase c'était : « Lire, c'est voyager. Voyager, c'est lire. ». Bah il avait bien résumé le bouquin dis-donc.

Autant Hugo m'avait appris à lire et à comprendre ce que je lisais. Enfin pas toujours mais presque. Autant Giovanni m'avait appris à ressentir, à interpréter, à vivre ce que je lisais. Et ça c'est trop fort !

Tiens ! Puisque vous êtes là, que vous attendez comme moi le train, ou bien le temps qui passe, ou que vous avez rien à faire d'autre, je vais vous donner un exemple.

Le partage c'est quand même important. Ça nous rend vivant.

Alors on va commencer par le début. Le pavé il fait pas loin de 600 pages. On a le temps d'en lire un petit passage, le temps que ce foutu train arrive.

## SCÈNE 16

Alors... quoi vous réciter...

Ah non faut pas dire réciter. Ça fait trop scolaire. C'est Giovanni qui me le répétait souvent. C'était son cheval de bataille. Jamais on ne récite. « On transpire le texte ! qui disait. On le porte aux nues, on doit fendre l'âme et le cœur de ceux qui vous écoutent et vous voient et vous sent vibrer les mots jusqu'à les faire pleurer d'émotion ».

Ah quand y s'y mettait, on l'arrêtait plus le Giova... Y a des moments je me demandais si il n'était client de mon Dr à neurones...

Alors... Qu'est-ce que je pourrais vous faire partager...

Ah si ! y a un texte -je me souviens- qui m'avait frappé à sa douzième lecture... Je dis ça parce que Victor Hugo quand on y est pas préparé c'est dur à lire. Alors à comprendre...

Mais j'ai appris. Du coup j'arrive à connecter mon siècle à ses légendes.

(.../...)

Pour obtenir la suite, veuillez me contacter au mail suivant : [fxt.art@gmail.com](mailto:fxt.art@gmail.com) en indiquant qui vous êtes (troupe, metteur en scène, producteur, comédien(nes)), et votre projet (lieux, dates, nombres de représentations).

Je rappelle toutefois que tout texte pour être joué doit obtenir les autorisations de l'auteur et de la SACD.